

Introduction

« Si l'on veut comprendre ce qu'est une science, il faut se tourner en premier lieu, non vers ses théories ou ses découvertes, et encore moins vers ce que ses apologistes en disent, il faut examiner ce que font ses praticiens. »

Clifford GEERTZ, « La description dense », *Enquêtes*, 1998, n° 6 p. 76 (traduction de « Thick Description », in *The interpretation of cultures*, New York, Basic Book, p. 5).

« Un ouvrage à visée émancipatrice [...] ne procède pas par argumentation, mais par description. Il n'attaque pas les erreurs de raisonnement ou d'interprétation – les hypothèses implicites, les fautes logiques, les amalgames, les contradictions, ambiguïtés et confusions conceptuelles. [...] Il procède plutôt par description d'épisodes scientifiques, de développements et processus afin que les lecteurs puissent reconnaître quelque chose d'eux-mêmes. Et si ce n'est pas d'eux-mêmes, quelque chose chez d'autres. Ce qu'ils en feront ensuite est leur affaire. »

Paul DIESING, *How does Social Science Work? Reflections on Practice*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1991, p. 129.

« quoique les sciences sociales aient rejeté une image d'elles-mêmes enracinée dans le positivisme logique, elles ont adopté une conception fondamentalement positiviste du savoir, qui identifie celui-ci avec les résultats des sciences de la nature ».

Paul ROTH, *Meaning and Method in the Social Sciences: a Case for Methodological Pluralism*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 1987, p. 116.

Les sciences sociales – un terme à l'extension mal définie dans lequel on inclura ici l'histoire – font partie de l'environnement culturel du XXI^e siècle dans le monde occidental. Elles n'existent pas seulement par les articles de revues spécialisées et les ouvrages qui constituent leur forme savante. Leurs spécialistes, dont le nombre a fortement cru au cours de la seconde

moitié du ^{xx}e siècle, sont à l'occasion consultés comme « experts » par les administrations, les gouvernements, et les dirigeants de mouvements sociaux, et ils interviennent par ailleurs abondamment dans les débats publics. Ils occupent une place non négligeable dans les universités où ces disciplines – anthropologie, histoire, sciences politiques, sociologie, géographie, etc. – sont enseignées non seulement à leurs futurs spécialistes, mais aussi à des étudiants se destinant à des activités diverses qui vont de la médecine à l'ingénierie en passant par le journalisme, le travail social, les professions juridiques et l'architecture. Simultanément il existe, on ne saurait les passer sous silence, des récusations plus ou moins complètes de la valeur intellectuelle et pratique des sciences sociales et de leurs produits, dont la diversité est aussi patente, et l'on doit constater que la légitimité de ceux-ci est plus contestée que celle des produits des sciences de la nature.

C'est de ce fait, l'existence des sciences sociales, assorti de deux observations – l'ampleur et la diversité du domaine, une légitimité controversée – que découle le programme de cet ouvrage. Il s'agit d'abord d'examiner, avec les ressources des démarches d'enquête et des raisonnements qu'offrent les mêmes sciences sociales, comment sont produits les comptes rendus de recherche (ou monographies) qui constituent la forme principale sous laquelle se présentent les contributions nouvelles aux « savoirs » de ces disciplines et, au-delà, de dégager certaines caractéristiques de ces « savoirs » – plus précisément, comme on le verra, d'une partie d'entre eux.

Si l'activité des producteurs de sciences sociales n'a rien de secrète, elle ne se livre immédiatement que par une façade publique. Ce qui se passe là où s'effectue leur production est normalement soustrait au regard, et la plupart des chercheurs n'y prêtent eux-mêmes que l'attention discrète et épisodique qu'on accorde aux activités routinières. Il en va de même des contraintes qu'exerce sur cette production le contexte institutionnel et social dans lequel s'effectue cette production – la communauté des chercheurs, les instances et le mode de contrôle et de légitimation des publications de recherche, les commanditaires de recherche, les conjonctures socio-politiques, etc. On restera ici au plus près des démarches de recherche dans leurs dimensions concrètes, en focalisant l'attention sur les aspects généralement négligés que fait apparaître l'examen du processus de production des monographies. Comment sont constitués les objets étudiés par les recherches de sciences sociales? Comment est interprétée la documentation qui constitue la base sur laquelle elles reposent? En quoi consiste la dimension abstraite ou « théorique » des analyses? Qu'est ce qui vaut comme « preuve » de celles-ci? Et, en conséquence, quelles sont les caractéristiques des « savoirs » produits par les sciences sociales? C'est à ces questions – auxquelles les chercheurs répondent par la *pratique*, mais qui ne figurent que rarement parmi les questions qu'ils discutent – que se propose de répondre cet ouvrage.

Les sciences sociales, comme les autres types de productions savantes – sciences de la nature, mathématiques, disciplines littéraires autrefois rangées dans la catégorie des humanités – ne sont pas des objets intemporels, et la dimension historique de leurs produits ne peut pas être négligée. L'attention portera en conséquence sur un état déterminé des recherches : celles qui ont été publiées au cours de la période 1950-2000, une période marquée par un développement sans précédent des sciences sociales, aussi bien en ce qui concerne le nombre des recherches publiées que la diversité de leurs sujets. On se limitera à trois disciplines – histoire, anthropologie et sociologie – en France et aux États-Unis, ainsi qu'à la Grande-Bretagne pour l'anthropologie et l'histoire, en raison des contacts étroits de ces disciplines avec leurs homologues américaines¹. Les recherches de sciences sociales des années 1950-2000 ont été produites dans des conditions relativement homogènes : par des chercheurs travaillant dans les universités ou des organismes de recherche, avec fréquemment des financements spécifiques, des instances assurant à l'intérieur de disciplines constituées des évaluations des publications selon des critères propres à ces disciplines. On inclura dans le champ de l'enquête les recherches antérieures qui ont acquis le statut de « classiques » toujours discutés, et qui ont une place dans les enseignements de formation par lesquels passent les chercheurs. Par exemple, en anthropologie, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé* d'Evans-Pritchard (publié en 1937), en sociologie, *Le suicide* de Durkheim (publié en 1897), en histoire, *Le problème de l'incroyance au xv^e siècle* de Lucien Febvre (publié en 1942)². Même à leurs débuts institutionnels, un demi-siècle plus tôt, les contacts au-delà les frontières et les barrières des langues ne faisaient que partiellement obstacle à la circulation des idées et des démarches dans les sciences sociales entre (notamment) la France, le monde anglo-saxon, et dans une mesure un peu moindre, le reste de l'Europe. Limiter l'analyse au cas de la France aurait été d'autant moins judicieux que le développement des recherches empiriques en anthropologie et en sociologie y a été relativement tardif, et influencé, dès les années 1950, par des contacts avec la sociologie américaine et l'anthropologie anglaise et américaine. Disposer des possibilités d'une comparaison entre disciplines et situations nationales permet, par ailleurs, d'apercevoir ce que conditionnent les interrogations induites par le passé, les institutions, et les conjonctures nationales. Les sciences sociales du monde anglophone présentent une grande diversité qui a favorisé le développement de controverses. Elles offrent en conséquence

1. L'extension à un univers anglophone plus large, qui inclut l'Australie, la Nouvelle Zélande, le Canada, est inévitable pour des spécialités comme l'anthropologie, l'histoire européenne et l'épistémologie. Rappelons que l'usage du terme « sciences sociales » en un sens qui inclut l'histoire est loin d'être toujours accepté. La conclusion revient sur la question.
2. E. E. EVANS-PRITCHARD, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris, Gallimard, 1972 [1937]; Émile DURKHEIM, *Le suicide*, Paris, PUF, 1960 [1897]; Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au xv^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003 [1942].

des ressources plus abondantes que leurs homologues françaises pour un examen critique, car certaines controverses ont donné lieu à des explicitations des pratiques et des raisonnements qui les justifient. Les limites linguistiques du français et de l'anglais ne seront cependant pas strictement respectées : on trouvera des références à des monographies et essais relevant d'autres univers linguistiques, italiens et allemands principalement, qui ont connu une grande diffusion en France et dans le monde anglophone (comme les publications de Carlo Ginzburg).

Même réduit au seul cas de la France, l'univers des sciences sociales est cependant trop vaste et trop différencié pour qu'une enquête puisse porter sur sa totalité. Les analyses que l'on trouvera ici reposent sur une sorte de parcours que balisent les exemples qui seront développés. L'enquête porte principalement sur cette partie des recherches de sciences sociales où se recouvrent partiellement les programmes de recherche des trois disciplines prises en compte : celles qui visent à produire une connaissance générale des hommes dans le temps, pour paraphraser Marc Bloch, une connaissance du « domaine de l'action humaine et de ses produits objectivés » pour reprendre la formulation du sociologue Thomas Luckmann, ou encore, pour citer l'anthropologue Philippe Descola, une connaissance « de la diversité des façons de vivre la condition humaine³ ». Des définitions de ce type ne s'accordent certainement pas avec toutes les recherches produites par ces disciplines. Ce n'est le cas ni des publications commémoratives et biographiques des historiens, ni des recherches consacrées aux « problèmes d'actualité » de la sociologie, ni des contributions à « l'étude de l'esprit humain » des anthropologues, pour citer trois exemples. Les analyses de ces trois disciplines ne sont cependant pas lues et utilisées seulement par ceux qui se réfèrent à tel ou tel des programmes de recherche qui y ont été développés, elles le sont aussi *en tant que* contributions à une entreprise visant à une connaissance générale du monde social. Cela suppose une réinterprétation – ce que font inévitablement les chercheurs de sciences sociales lorsqu'ils utilisent les recherches de leurs prédécesseurs ou de leurs contemporains. On reviendra dans la conclusion sur la question de la délimitation du champ de cette enquête, mais il faut immédiatement souligner que celle-ci porte sur des recherches issues du monde occidental, que leur sujet relève spatialement ou non de celui-ci. Les développements en cours de recherches « autochtones » sur les mondes asiatiques, africains ou d'Amérique latine, et la diffusion de ces analyses dans le monde occidental

3. Marc BLOCH, *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 2002 [1949], p. 51 ; Thomas LUCKMANN, « Philosophy, Science and Everyday Life », in Maurice NATANSON (ed.), *Phenomenology and the Social Sciences*, Evanston (IL) Northwestern University Press, 1973, vol. 1, p. 143-185 (voir p. 173) ; Philippe DESCOLA, « Décrire, comprendre, expliquer », in Jean-Pierre CHANGEUX (dir.), *La vérité dans les sciences*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 81-107 (voir p. 83).

transformeront sans aucun doute profondément les sciences sociales au cours du XXI^e siècle.

Trois démarches de recherches, qui ne sont associées que par des stéréotypes sommaires aux trois disciplines retenues, sont au centre de cette enquête. La première, associée à l'histoire, mais qui occupe également une place importante en sociologie et non négligeable en anthropologie, repose sur l'exploitation de *traces*, principalement de traces écrites. La seconde, la démarche ethnographique associée à l'anthropologie, est celle du chercheur qui entre en contact directement avec les phénomènes qu'il étudie. La démarche statistique, définie par le recueil et le traitement statistique de séries d'éléments d'informations (souvent des traces), est associée à la sociologie. Ces associations stéréotypées sont, on le verra, très simplificatrices. On s'intéressera ici principalement aux trois démarches distinguées, et les appartenances disciplinaires de ceux qui les ont mis en œuvre ne seront prises en compte que dans la mesure où les pratiques de recherche et les conventions de présentation des résultats de recherche varient avec les disciplines. Les limites entre les disciplines sont au demeurant floues dans certains domaines de recherche, comme les études sur les sciences, les religions et l'éducation.

Cet ouvrage constitue l'aboutissement de réflexions sur les démarches de recherche qui ont accompagné mes recherches empiriques antérieures – en sociologie du travail, en histoire des sciences sociales et en sociologie historique de l'éducation, pour utiliser des rubriques conventionnelles⁴. Le point de vue adopté s'écarte de celui qu'adoptent les ouvrages d'épistémologie et de méthodologie de sciences sociales qui définissent la matière habituelle des enseignements destinés aux chercheurs débutants. La dimension normative, omniprésente dans les ouvrages relevant de ces spécialités, n'y occupe pas une place centrale : il ne s'agit pas ici de dégager et d'affirmer des normes auxquelles devraient – ou auraient dû – satisfaire les pratiques de recherche, mais d'examiner des démarches effectivement suivies dans des recherches dont les comptes rendus sont, en première analyse, suffisamment acceptables pour mériter d'être discutés. Il n'est pas inutile ici de rappeler que dans de nombreuses recherches devenues des références durables, les « règles » de base consignées dans les ouvrages de méthodologie ne furent pas respectées, même si leurs auteurs, comme Malinowski en ce qui concerne la démarche ethnographique, ont formulé eux-mêmes de telles règles⁵. Les recherches de sciences sociales sont réalisées dans l'univers d'incertitudes et d'aléas qui est celui de l'existence quotidienne. La réflexion informée et

4. Des discussions avec Murray Wax en 2003 autour d'un essai resté inédit, « Concepts and stories, webs and grids. Interpretive methods in relation to the kantian resolution », ont constitué une étape dans ces réflexions.

5. Sur les démarches de recherche de Malinowski aux îles Trobriand, et leur distance à l'égard de ses préconisations ultérieures, voir Murray L. Wax, « Tenting with Malinowski », *American Sociological Review*, 1972, 37 (1), p. 1-13.

la présence d'esprit sont davantage mises à contribution que l'application de « règles de méthode » sur lesquelles les chercheurs sont d'ailleurs loin de s'accorder. Plus utile que la connaissance de telles règles proposées dans les ouvrages de méthodologie, la maîtrise d'un cadre général de réflexion sur les pratiques de recherche permet de comprendre et d'apprécier ce qui a été accompli, et aussi ce qui a été manqué, dans les situations d'urgence où se déroulent les recherches.

Expliciter, en retenant des formulations aussi simples que possible, les éléments qui constituent un tel cadre d'intelligibilité pour une partie relativement large des recherches réalisées au cours du dernier demi-siècle est un objectif de cet ouvrage. Les comptes rendus de recherches explicitent rarement davantage qu'une petite partie des conceptions et des démarches de leurs auteurs. Pour la plupart de ceux qui font des recherches empiriques, la question des démarches est résolue en pratique par le *métier*, mixte de la formation reçue, des lectures, et des réflexions sur les recherches. On a cherché ici à être plus explicite en présentant des éléments qui assurent une cohérence aux pratiques qui ont produit une partie des recherches significatives de la période, sans dissimuler les difficultés qu'impliquent certains de ces éléments.

Trois des éléments constitutifs du cadre épistémologique approprié pour les sciences sociales qui sous-tend cette enquête peuvent être immédiatement explicités. Le premier est la pleine reconnaissance de la *dimension interprétative* de ces disciplines. L'activité d'interprétation – de comportements, de produits de ceux-ci, de discours, de textes, etc. – est en effet omniprésente dans le travail de recherche, et presque tous les comptes rendus contiennent des assertions sur la signification de tel ou tel type d'éléments. Pour reprendre la formulation du philosophe Ernst Cassirer, l'homme ne vit pas dans univers seulement matériel, celui-ci possède simultanément une dimension symbolique⁶ :

« Loin d'avoir rapport aux choses mêmes, l'homme, d'une certaine manière, s'entretient constamment avec lui-même. Il s'est tellement entouré de formes linguistiques, d'images artistiques, de symboles mythiques, de rites religieux, qu'il ne peut rien voir ni connaître sans interposer cet élément médiateur artificiel. Il en va dans la sphère du pratique comme dans la sphère du théorique. L'univers pratique de l'homme n'est pas non plus un univers de faits bruts où il vivrait selon ses désirs et ses besoins immédiats. Il vit dans le milieu des émotions imaginaires, dans l'espoir et la crainte, les illusions et les désillusions, ses fantaisies et ses rêves. »

Récuser la dimension interprétative ou la passer sous silence parce qu'elle implique des difficultés, comme l'ont fait une partie des réflexions sur les sciences sociales, ne conduit qu'à oblitérer une partie essentielle du

6. ERNST CASSIRER, *Un essai sur l'homme*, Paris, Éditions de Minuit, 1975 [1944], p. 43-44.

processus de production de celles-ci. Reconnaître pleinement cette dimension interprétative implique au contraire une attention particulière à l'établissement de la signification des phénomènes qui constituent l'univers social étudié. La conception esquissée par Cassirer peut être complétée par la théorie de la genèse des significations vécues proposée par le philosophe George Herbert Mead qui se rattache au pragmatisme américain du début du siècle. Herbert Blumer, un ancien élève de celui-ci, en a donné une formulation reprise par une partie des sociologues dans un essai placé sous le label de l'interactionnisme symbolique, où il discute des conceptions alternatives⁷ :

« L'interactionnisme symbolique repose [...] sur trois principes simples. Selon le premier de ceux-ci, les êtres humains agissent par rapport aux objets sur la base des significations que ces objets ont pour eux. Ces objets comprennent tout ce qu'un être humain peut remarquer dans son univers : des objets matériels comme des arbres ou des chaises ; d'autres êtres humains, tels qu'une mère ou un vendeur de magasin ; des catégories d'êtres humains comme les amis ou les ennemis ; des institutions, comme les écoles ou le gouvernement ; des idéaux, tels que l'indépendance individuelle ou l'honnêteté ; les activités d'autres personnes, comme leurs ordres ou leurs requêtes ; ou telles situations qu'un individu rencontre dans sa vie quotidienne. Selon le second principe, la signification de ces objets provient ou naît de l'interaction sociale que chacun a avec d'autres. Selon le troisième principe, ces significations sont manipulées et modifiées au cours d'un processus d'interprétation effectué par la personne lors de ses contacts avec ces objets. »

Cette conception de la genèse des significations sociales n'est certainement pas partagée, ni même sommairement connue, par la plupart de ceux qui ont produit les recherches examinées dans cet ouvrage⁸. Mais la question à laquelle elle répond ne peut être laissée de côté, même si elle n'est envisagée que par ceux qui ne se réfèrent à Mead, si bien qu'il n'existe pas d'alternative plausible à cette conception.

Une exigence de validité intersubjective universelle auxquelles doivent chercher à satisfaire les analyses de sciences sociales constitue un second élément du cadre épistémologique retenu. Cette exigence a été formulée

7. Herbert BLUMER, « Methodological position of symbolic interactionism », in *Symbolic Interactionism. Perspective and Method*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice Hall, 1969, p. 1-60, voir p. 2 pour la citation (je suis responsable des traductions qui ne renvoient pas à un texte dont la référence est en français). Rappelons que le terme interaction, tel qu'il a été utilisé en sociologie depuis George Herbert Mead, ne se réduit pas aux interactions face-à-face comme le suppose une partie des utilisateurs de ce terme en France : voir pour l'usage dans la tradition interactionniste, Everett C. HUGHES, « What other? » [1962], in E. C. HUGHES, *The Sociological Eye. Selected Papers*, Chicago, Aldine, 1971, p. 348-354. Dans la suite j'utilise toujours le terme dans la définition plus large qui est celle de Park, Hughes, de Blumer et de bien d'autres.
8. Les conceptions de G. H. Mead n'ont connu à peu près aucune diffusion chez les historiens et les anthropologues, même dans le monde anglophone. En sociologie, la tradition issue de la phénoménologie et d'Alfred Schütz se réfère à Mead, comme la tradition de Chicago.

dès 1904 dans un essai de Max Weber qui affirme, qu'« une démonstration scientifique... doit pouvoir être reconnue comme exacte également par un Chinois ou plus précisément doit avoir cet objectif⁹... » Il ne s'agit pas là, on le verra, d'un objectif que l'on peut considérer comme généralement atteint par les analyses de sciences sociales, mais plutôt d'un objectif à atteindre, associé à un critère d'évaluation des recherches. De plus en plus généralement accepté dans les sciences sociales au cours de la période 1950-2000, ce critère implique notamment la récusation des formes diverses d'ethnocentrisme (un terme d'anthropologue) et d'anachronisme (un terme plus familier aux historiens) qui grève de manière *a posteriori* reconnue de nombreuses analyses, y compris parmi celles qui ont été érigées en « classiques », et auxquelles aucune analyse ne peut prétendre avoir complètement échappé¹⁰.

Enfin un troisième élément, longtemps négligé par les réflexions sur les sciences sociales, correspond à la reconnaissance d'une dimension rhétorique dans les comptes rendus de recherche. Ceux-ci sont des *textes* qui doivent une partie de leurs propriétés aux audiences auxquelles ils s'adressent, même si ces audiences sont rarement explicitement précisées, et si par ailleurs l'intention d'un auteur en la matière ne détermine pas l'audience effective, et donc la signification qui est ultérieurement conférée à son compte rendu¹¹.

Une partie des pratiques de recherche constituent des critiques explicites, ou simplement en actes, de pratiques attestées dans des recherches antérieures ou chez des contemporains qui ne satisfont pas aux conséquences qui découlent de l'adoption de ces éléments. Il faut donc donner parfois une place à des démarches qui, selon la conception adoptée ici constituent des « erreurs ».

Sur quelles ressources documentaires peut s'appuyer une enquête sur les démarches des sciences sociales au cours du dernier demi-siècle ?

9. Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 131-132.

10. On ne peut renvoyer ici utilement à aucune référence d'ensemble, mais, à cet arrière-plan d'attention critique qui se trouve dans la totalité des travaux de chercheurs aussi différents que E. C. Hughes, Lucien Febvre et Pierre Bourdieu, ainsi qu'à des remarques nombreuses mais éparées chez des anthropologues (dont on trouvera des exemples dans les chapitres suivants), ainsi que, pour une première approche, au texte, qualifié de fondateur par Robert Park, de William James, « On a Certain Blindness in Human Beings » [1899], in *The Works of William James*, vol. 10, *Talks to Teachers on Psychology and to Students on Some of Life's Ideals*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1983, p. 132-149; et, à propos du langage, à B. L. Whorf, notamment à un essai de 1939, « Rapports du comportement et de la pensée pragmatique avec le langage », in Benjamin Lee WHORF, *Linguistique et anthropologie*, Paris, Denoël, coll. « Médiations », 1969 [1956], p. 71-120.

11. Voir E. C. HUGHES, « les sociologues et le public » (1962), in E. C. HUGHES, *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1996, chap. 20, à ma connaissance la première formulation de la question. Pour une analyse des réticences à prendre en compte la dimension des comptes rendus qui renvoie à un objectif de persuasion du lecteur dans les sciences sociales, voir Ricca EDMONDSON, *Rhetoric in Sociology*, London, Macmillan, 1984, p. 1-5.

La première se trouve dans l'examen des comptes rendus de recherche, sous forme d'ouvrages ou d'articles publiés dans les revues spécialisées, les modes principaux de diffusion des analyses et des schèmes conceptuels nouveaux. On trouvera dans la bibliographie la liste des monographies qui ont été examinées, une liste plus large que celle des exemples explicitement développés.

Second type de ressources, les examens critiques consacrés aux sources documentaires, aux démarches, ou aux modes de raisonnement, qui se sont développés à différentes périodes dans chacune des disciplines. De temps à autre des chercheurs ont en effet tourné leur attention vers leurs propres activités, généralement avec une intention critique ou réformatrice à l'égard des pratiques de recherche. Dans la sociologie américaine, la période des années 1960 et 1975 a été particulièrement riche en examens critiques, par réaction contre l'orthodoxie de la période précédente, l'amalgame du fonctionnalisme parsonien et des enquêtes par questionnaires donnant lieu à exploitation statistique. Certains de ces examens prolongeaient des critiques développées par des sociologues influencés par le pragmatisme, comme Herbert Blumer ou Everett Hughes dont les essais s'appuient sur les ressources de la sociologie du travail appliquée au travail de production des sciences sociales¹². D'autres examens critiques tiraient leur orientation initiale de la phénoménologie, de la philosophie analytique, ou de réflexions qui s'inscrivent dans la postérité de Marx¹³. Un peu plus tardive, l'interrogation anxieuse des anthropologues principalement anglo-saxons sur leur discipline a suivi la « découverte » de la relation entre celle-ci et les entreprises coloniales qui touchaient alors à leur fin sous la forme qu'elles avaient prises au début du xx^e siècle¹⁴. Les comptes rendus ethnographiques sont ainsi devenus des objets à analyser en tant que *textes*, et la question des notes de terrain de l'ethnographie, jusque-là totalement ignorée, est devenue un sujet de réflexion¹⁵. Après une longue éclipse en France, des historiens ont également développé dans les années 1970 des interrogations nouvelles sur

12. Herbert BLUMER, *op. cit.*; Everett C. Hughes, *op. cit.*, notamment le chapitre 18 [1960].

13. Quelques références: C. Wright MILLS, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspéro, 1967 [1961]; Aaron V. CICOUREL, *Method and Measurement in Sociology*, New York, Free Press, 1964; Alvin GOULDNER, *The Coming Crisis of Western Sociology*, New York, Basic Books, 1970; Derek L. PHILLIPS, *Abandoning Method*, San Francisco, Jossey-Bass, 1973; Stanislav ANDRESKI, *Les sciences sociales, sorcellerie des temps modernes?* Paris, PUF, 1975 [1972]; plus tardivement, Immanuel WALLERSTEIN, *Impenser la science sociale. Pour sortir du xix^e siècle*, Paris, PUF, 1995 [1991].

14. Kathleen GOUGH, « New Proposals for Anthropologists », *Current Anthropology*, 1968, 9 (5), p. 403-407; Dell HYMES (ed.), *Reinventing anthropology*, New York, Pantheon Book, 1974; Talal ASAD (ed.), *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973; Jean COPANS (dir.), *Anthropologie et impérialisme*, Paris, Maspéro, 1975.

15. James CLIFFORD, George E. MARCUS (eds.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986; Roger SANJEK (ed.), *Fieldnotes*, Ithaca, Cornell University Press, 1990.

leurs pratiques de recherche et d'écriture¹⁶. Dans le monde anglo-saxon, les interrogations se sont focalisées sur les caractères des comptes rendus historiques, et ont aussi été nourries par un malaise diffus, né de la « découverte » de ces oubliés silencieux qu'avaient longtemps été les classes populaires, les femmes, les populations colonisées et les groupes issus d'immigrations récentes¹⁷. Certaines conclusions défendues dans ces débats sur les sciences sociales possèdent un caractère « radical », soutenant, les unes l'impossibilité de fonder une analyse rigoureuse avant d'avoir explicité « les règles constitutives de l'activité ordinaire », d'autres l'impossibilité de fonder toute analyse anthropologique ou historique sur une base empirique¹⁸. Sous ces formes extrêmes, ces thèses ont en fin de compte connu peu de succès, mais elles ont suscité des investigations et des réflexions qui ont attiré l'attention sur des aspects des pratiques ordinaires de recherche jusque-là passés sous silence. Les interrogations critiques et les réactions qu'elles ont engendrées figurent, pour le dernier demi-siècle, parmi les contributions significatives à ce qu'on produit les sciences sociales : inséparablement d'un « savoir », des éléments de relativisation de celui-ci.

Les réflexions de chercheurs qui apportèrent des contributions significatives au développement des sciences sociales fournissent un troisième type de ressources. Qui a une expérience de la recherche ne peut manquer de reconnaître dans les réflexions de Marc Bloch ou d'Edward H. Carr en histoire, de Clifford Geertz, Pierre Bourdieu ou Charles Tilly en anthropologie et en sociologie – ce ne sont là que des exemples parmi d'autres – l'écho de problèmes effectivement rencontrés au cours de recherches empiriques¹⁹. La multiplication, depuis 50 ans, des canaux de publication, ainsi que des célébrations professionnelles, ont par ailleurs suscité la publication de nombreux témoignages de chercheurs sur divers aspects de leurs activités, qui concernent parfois, fort heureusement, des chercheurs de notoriété moyenne ou faible.

Un quatrième ensemble de ressources se trouve dans les travaux d'histoire de l'anthropologie, de la sociologie, et de l'histoire. Ceux-ci sont

16. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1971 ; Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

17. Hayden WHITE, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-century Europe*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1973. Sur la diversification de l'histoire aux États-Unis, voir Peter NOVICK, *That Noble Dream. The Objectivity Question and the American Historical Profession*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, chapitre 14.

18. Les allusions portent ici respectivement sur l'ethnométhodologie et sur les analyses « postmodernistes » d'historiens et d'anthropologues : Hayden WHITE, *op. cit.* ; Stephen A. TYLER, « Post-modern ethnography : from document of the occult to occult document », in James CLIFFORD, George E. MARCUS (eds.), *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press, 1986, p. 122-140.

19. Marc BLOCH, *op. cit.* ; Edward H. CARR, *Qu'est-ce que l'histoire ?* Paris, La Découverte, 1988 [1961] ; Clifford GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973 ; Pierre BOURDIEU, *Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997 ; Charles TILLY, *As Sociology Meets History*, New York, Academic Press, 1981.

devenus plus nombreux et surtout plus substantiels au cours de ces dernières années. Sans avoir complètement cédé la place, la conception traditionnelle qui rabattait ces histoires – celle d'un ensemble de personnes et de groupes, d'activités, de produits, et d'institutions – sur une histoire sommairement contextualisée des idées sur le monde social ou de héros fondateurs, n'est plus celle dont relèvent de nombreux travaux. Sur la base d'archives et de témoignages critiqués, des travaux d'histoire de l'anthropologie et de la sociologie fournissent des analyses, ni hagiographiques ni présentistes, de quelques-unes des entreprises de recherche qui constituent le passé de ces disciplines. Les questionnements sont variés : l'histoire des institutions de recherche et des méthodes d'enquêtes voisine avec celle de commanditaires, de la diffusion des recherches, de groupes de chercheurs, ou de chercheurs individualisés, pour constituer, dans les cas les mieux connus, une sorte de mosaïque²⁰. Plus tôt que ces deux disciplines, l'histoire avait entrepris des investigations substantielles sur son long passé, dont l'œuvre d'Arnaldo Momigliano constitue un des aboutissements dans le dernier demi-siècle²¹.

Dernière ressource, qui ne sera, le plus souvent, qu'implicitement sollicitée : mon expérience de la recherche et de la direction de recherche, ainsi que de la participation à diverses « communautés de compétence » concernant des sujets variés, en histoire et en sociologie, et en ce qui concerne la démarche ethnographique²². Une approche plus systématique que celle que permettent des observations diffuses étendues sur une quarantaine d'années et l'implication dans la vie scientifique de différentes spécialités serait évidemment une base meilleure pour cette enquête, mais elle est hors d'atteinte dans un état des contraintes de carrières où l'appartenance disci-

20. On trouvera dans les différents chapitres des références à de tels ouvrages, et j'indique ici seulement quelques ouvrages généraux, qui portent sur telle ou telle discipline dans sa dimension nationale, et relèvent pour certains d'une histoire intellectuelle sommaire : pour une vue d'ensemble Roger BACKHOUSE, Philippe FONTAINE (eds.), *The History of the Social Sciences since 1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010 ; à propos de l'anthropologie britannique Adam KUPER, *L'anthropologie britannique au xx^e siècle*, Paris, Karthala, 2000 [1996, 3^e éd.] ; à propos de l'anthropologie américaine, Stephen O. MURRAY, *American Anthropology & Company: Historical Explorations*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2013 ; à propos de la sociologie aux États-Unis, Craig CALHOUN (ed.), *Sociology in America. An history*, Chicago, University of Chicago Press, 2007 ; à propos de l'histoire aux États-Unis, Donald KELLEY, *Frontiers of History: Historical Inquiry in the Twentieth Century*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 2006 ; à propos des sciences sociales en France, Michel CHAUVIÈRE, Philippe BEZES, Jacques CHEVALLIER, Nicole de MONTRICHER, Frédéric OCQUETEAU (dir.), *L'État à l'épreuve des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2012 ; à propos de la sociologie du travail, Lucie TANGUY, *La sociologie du travail en France*, Paris, La Découverte, 2011 ; à propos de l'histoire en France, Christian DELACROIX, François DOSSE, Patrick GARCIA, *Les courants historiques en France, xix^e-xx^e siècle*, Paris, Gallimard Folio, 2007.
21. Arnaldo MOMIGLIANO, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983 [1947-1981].
22. J'ai utilisé également, sans y faire de références explicites, ce que j'ai appris, lors de conversations au fil des années, de leurs auteurs ou de leurs proches sur la production de certaines recherches utilisées comme illustrations. Les quelques références à mes propres recherches le sont par leurs seuls titres : *Les professeurs de l'enseignement secondaire. Un métier de classe moyenne*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987 ; *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*, Paris, Éditions du Seuil, 2001 ; *L'école d'État conquiert la France*, Rennes, PUR, 2010.

plinaire impose des limites qu'il est difficile de transgresser, et où la concurrence chronique entre chercheurs constitue un obstacle quasi insurmontable à l'accès direct aux pratiques des collègues²³. Seules des conditions tout à fait particulières permettraient en effet à un chercheur de prendre pour objet d'observation, pendant tout le temps nécessaire, les activités d'un groupe de collègues dans leurs activités ordinaires de recherche, non seulement de collecte des données, mais d'interprétation de celles-ci, de négociation avec les instances de publication, etc.²⁴.

Deux objections peuvent être immédiatement avancées à l'encontre de l'approche *empirique* de la production des sciences sociales qui vient d'être présentée, et qui a été sous différentes formes déjà suivie par d'autres, notamment par Paul Diesing dans un ouvrage peu connu, ainsi que, dans une certaine mesure, par Jean-Claude Passeron dans *Le raisonnement sociologique*²⁵. Cette approche semble ignorer les apports de la spécialité, l'épistémologie, qui se donne pour objet la caractérisation et l'examen des savoirs. Elle tient également pour négligeable le caractère profondément conflictuel des disciplines de sciences sociales dans lesquelles les chercheurs ne semblent s'accorder ni sur les objets, ni sur les démarches et les résultats acceptables.

Le volume considérable des publications, principalement en langue anglaise et allemande, qui ont été consacrées par des épistémologues depuis un siècle à des examens critiques des sciences sociales peut en effet sembler offrir une alternative à l'approche empirique de celles-ci. Province de la philosophie par la formation et les intérêts de ses spécialistes, l'épistémologie de ces disciplines s'est développée principalement sur les marges d'une épistémologie générale dont les sciences de la nature constituent l'objet principal avec, pendant une longue période, un privilège accordé à l'exemple de la physique. Plus familiers par leur formation scientifique des sciences de la nature que des sciences sociales, les épistémologues du xx^e siècle – Rudolph Carnap, Karl Popper, Thomas Kuhn,

23. Une de mes spécialités de recherche, l'histoire de l'éducation, où l'on trouve des chercheurs avec des rattachements institutionnels variés, m'a offert un premier contact avec les historiens, ensuite notablement élargi grâce à Antoine Prost.

24. On dispose de quelques rares comptes rendus d'observation d'une phase ou d'une autre du travail de recherche : par exemple Julius A. ROTH, « Hired Hand Research », *American Sociologist*, 1965, 1 (1), p. 190-196.

25. Paul DIESING, *How Does Social Science Work? Reflections on Practice*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1991 ; Jean-Claude PASSERON, *op. cit.* Voir aussi, à propos de la démarche ethnographique, John VAN MAANEN, *Tales of the Field*, Chicago, Chicago, University of Chicago Press, 1988 ; à propos de l'histoire, Raymond MARTIN, *The Past Within Us. An Empirical Approach to Philosophy of History*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1989 ; à propos de l'archéologie, Peter KOSKO, *Knowing the Past. Philosophical Issues of History and Archaeology*, New York, Humanity Books, 2001. L'ouvrage d'un historien, Bruce MAZLISH, *The Uncertain Sciences*, New Haven, Yale University Press, 1998, adopte une problématique voisine, mais avec une perspective temporelle beaucoup plus large et sans examiner précisément les démarches et les recherches d'un ensemble de disciplines plus large que celui qui est retenu ici.

pour citer ceux qui ont marqué le développement des réflexions – n'ont eu qu'une connaissance au mieux superficielle des pratiques et des objectifs des sciences sociales. Quelques-uns de leurs successeurs qui, dans les générations suivantes, ont consacré une partie de leurs réflexions aux sciences sociales – par exemple Richard W. Miller, Alvin Goldman, Joseph Rouse – n'ont pas développé d'analyse qui se soit largement imposée comme référence et sont restés pratiquement sans influence sur ces disciplines²⁶. Il en va de même en ce qui concerne les analyses des philosophes de l'histoire, qu'elles aient été influencées par la phénoménologie, par le marxisme, ou par la philosophie analytique. D'autres réflexions ont été spécifiquement consacrées aux sciences sociales par des philosophes dont les intérêts se trouvent à la charnière entre les sciences sociales et la philosophie – comme Alfred Schütz, Peter Winch, Karl-Otto Apel, Jürgen Habermas, Michel Foucault ou Charles Taylor. La question de la spécificité des démarches des sciences sociales et des problèmes de la dimension interprétative de celles-ci est au centre d'une partie de ces réflexions, qui prolongent un débat qui avait débuté en Allemagne dans le dernier tiers du XIX^e siècle. D'autres – il en va ainsi de celles de Michel Foucault – récusent la possibilité de celles-ci. Celles qui acceptent l'existence de ces disciplines visent moins à dégager le cadre de référence dans lequel elles se sont développées qu'à esquisser celui dans lequel, les sciences sociales *devraient* se développer, en se référant à l'occasion, comme le relève Theodor Adorno, à « la grande tradition philosophique issue de Bacon et Descartes²⁷ ».

Bien qu'elles leur semblent généralement peu utiles, ceux qui font des recherches empiriques en sciences sociales n'ont pas ignoré toutes les réflexions des épistémologues des sciences. Certaines d'entre elles – principalement celles de Carl Hempel et de Karl Popper – ont été, et sont encore cinquante années plus tard, traitées par une partie des chercheurs comme si elles fournissaient des normes auxquelles les sciences sociales devaient se conformer, sauf à renoncer à revendiquer pour leur discipline le label de « science ». La question de la définition de ce dernier terme n'étant cependant jamais précisée, les débats sur la qualification des sciences sociales, qui se situent sur le plan des principes et ignorent les pratiques de recherche, sont condamnés à la stérilité. Il en va de même des débats corrélatifs autour

26. Richard W. MILLER, *Fact and Method. Explanation, Confirmation and Reality in the Natural and the Social Sciences*, Princeton Princeton University Press, 1987; Alvin I. GOLDMAN, *Epistemology and Cognition*, Cambridge, Harvard University Press, 1986; Joseph ROUSE, *Knowledge and Power: Toward a Political Philosophy of Science*, Ithaca, Cornell University Press, 1987. On pourrait aussi mentionner l'analyse, plaidoyer pour un « réalisme critique », de Roy BHASKAR, *A Realist theory of science*, Leeds, Leeds books, 1975, et sa postérité, que j'ai négligée car son audience ne s'est que tardivement étendue au-delà de la Grande-Bretagne.

27. Theodor W. ADORNO, « Sur la logique des sciences sociales », in T. W. ADORNO, K. R. POPPER, R. DAHRENDORF, J. HABERMAS, H. ALBERT, H. PILOT, *De Vienne à Francfort. La querelle allemande des sciences sociales*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1979 [1969], p. 91-105 (voir p. 96).

de la question de l'unité, ou non, des sciences de la nature et des sciences sociales (ou humaines).

L'examen des analyses des épistémologues, l'objet du chapitre II, montre qu'il n'existe pas de modèle largement admis qui constituerait un point de départ solide auquel pourraient être confrontées les sciences sociales. Il rappelle que la représentation des sciences, dont l'empirisme logique a fourni la formulation la plus cohérente et à laquelle une partie importante des sciences sociales se sont référées pendant le dernier demi-siècle, n'a pas résisté à la critique des philosophes et des historiens des sciences des cinquante dernières années. S'il existe un accord entre ceux-ci, il porte sur le constat d'échec dans ce qui fut l'un des objectifs de l'épistémologie au ^{xx}e siècle : fournir une description unifiée des sciences (ou du moins des sciences de la nature) mettant en évidence la « rationalité » de leurs développements. On ne saurait donc trouver chez les épistémologues un point de départ solide pour l'examen des sciences sociales, pas plus que des conceptions largement acceptées des notions d'explication, de preuve, de cause, etc., utilisables en pratique par les chercheurs en sciences sociales. Un examen détaillé des conceptions de l'empirisme logique fournit par contre des ressources, mises à profit notamment dans les chapitres VI, VII, et VIII, pour s'émanciper de l'influence, diffuse et souvent souterraine, de ces conceptions sur les jugements portés sur les démarches et les produits des sciences sociales. S'ils ne peuvent fournir un point de départ pour l'examen des pratiques de recherche, les essais des épistémologues offrent cependant des aperçus utiles sur les présupposés et la cohérence de certains principes qui sous-tendent les pratiques de recherche, ainsi que des points de comparaison éclairants avec d'autres domaines d'études savantes, c'est-à-dire soumises à un système institutionnalisé de critique par des pairs. Ce qui renvoie chez les épistémologues à des controverses internes à cette spécialité sur la définition de positions définies par l'histoire de la philosophie sera ici laissé de côté, tout comme les conclusions normatives sur ce que devraient être les sciences sociales.

La seconde objection qui peut être avancée à l'encontre de la démarche adoptée tient à l'état même des sciences sociales. Aucune des disciplines ici examinées ne constitue un univers serein dont les participants s'accorderaient sur l'essentiel. Tout au contraire, elles se présentent comme traversées de conflits, d'ailleurs spécifiques à chacune ainsi qu'à chaque tradition nationale, renouvelés de période en période. Selon leurs auto-présentation, les chercheurs en sociologie et en anthropologie ne s'accordent ni sur les principes de base qui définissent le bien-fondé des démarches de recherche, ni sur la valeur des différents types de documentation, ni sur les explications recevables, ni sur la solidité des résultats obtenus par telle recherche. Les historiens peuvent sembler s'accorder sur la place qui doit être accordée aux sources documentaires et à leur traitement méthodique, mais on verra

que leurs controverses n'en sont pas moins vives. Pour citer Charles Tilly (un sociologue par sa formation) : « Parce que ce qui est présumé être un fait, la conception de la causalité, les normes de preuve et les programmes de recherche varient selon les disciplines, les groupes de chercheurs et les pays, les échanges entre les chercheurs ressemblent souvent à un dialogue de sourds dans lequel chacun comprend de travers ce que l'autre dit²⁸. » Le développement de controverses est certes consubstantiel à tout domaine de recherche, mais l'ampleur des désagréments affichés entre chercheurs de sciences sociales décourage de soutenir immédiatement qu'il existe un large socle commun de convictions et de savoir-faire. L'absence d'une terminologie bien fixée dans les sciences sociales renforce encore l'impression d'absence d'unité. Au fil du temps se sont constitués de nombreux microcosmes, où se développent des recherches à partir d'une œuvre individuelle ou d'un petit corpus d'œuvres. L'image avancée par Andrew Abbott de la diversité des conceptions de base dans l'approche des phénomènes sociaux de la sociologie américaine – une série d'oppositions qui se complexifient au fil des générations – est ici suggestive²⁹.

Ce n'est là cependant qu'un aspect des sciences sociales auquel on peut opposer les interminables références bibliographiques qui accompagnent aujourd'hui la plupart des publications, et dont une partie se donne pour des éléments de justification des analyses proposées. Ou encore l'existence de nombreux « ouvrages de synthèse » consacrés à des domaines de recherche (comme la sociologie des sciences ou l'histoire du travail en France), qui sont généralement des à-côtés d'activités d'enseignement. On peut observer également que les différences affichées dans les conceptions et les objectifs de la recherche ne se traduisent pas toujours dans les pratiques, et que de nombreux comptes rendus de recherches ne proposent pas d'explicitation des conceptions sur lesquelles ils reposent, laissant ainsi de fait leur lecteur libre de les interpréter selon ses propres conceptions, quitte à en récuser plus ou moins complètement les conclusions quand la démarche suivie se révèle en fin de compte incompatible avec celles qu'accepte le lecteur. Pour la France et les domaines que je connais, l'expérience de la participation à des jurys de thèse ou à l'évaluation de recherches révèle par ailleurs des convergences dans les jugements que les déclarations de principe ou les publications de leurs auteurs ne permettraient pas de soupçonner. Derrière la variété des formulations et des justifications des manières de faire, il existe donc aussi des accords partiels *de fait* entre cette partie des chercheurs dont les activités relèvent des programmes de recherche communs aux trois disci-

28. Charles TILLY, *Roads from Past to Future*, Lanham (MD), Rowman & Littlefield Pbs, 1997, p. 23. Dans un essai de ce recueil, « Future Social Science », p. 17-33, Tilly propose une vue d'ensemble de la diversité des programmes de recherches en sociologie, à partir de sa propre perspective. Voir aussi, à propos des conflits à l'intérieur de l'anthropologie britannique après 1950, Adam KUPER, *op. cit.*, p. 167-193.

29. Andrew ABBOTT, *Chaos of Discipline*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

plines retenues et pour qui une référence à une forme d'épreuve empirique est un critère essentiel³⁰.

La reconnaissance de cet accord partiel qui n'exclut pas les divergences que font apparaître des examens plus approfondis, constitue une des hypothèses de départ de cette enquête, car il ne convient pas davantage d'effacer les différences que de leur attribuer d'avance un caractère définitif. En laissant de côté, comme on le fera ici, les analyses dépourvues de base empirique et les spéculations sur les fondements des sciences sociales et les règles de méthode, on restreint déjà notablement l'ampleur des désagréments. Partir de l'unité – partielle et conflictuelle – des sciences sociales telles qu'elles ont existé au cours du dernier demi-siècle, dégager des pratiques les normes en usage et non les inférer d'un modèle posé *a priori*, définit la démarche ici suivie. Comme le suggère le terme « enquête » utilisé précédemment, cet ouvrage adopte la démarche *empirique* qui est celle des sciences sociales et traite donc celles-ci comme elles traitent elles-mêmes leurs objets : avec un mélange de respect et d'esprit critique. Le terrain de cette enquête est constitué par les monographies de sciences sociales, c'est-à-dire par les comptes rendus de recherche qui sont le support principal de l'introduction d'idées et de conceptions nouvelles ainsi que des critiques empiriquement fondées d'analyses antérieures. La caractérisation retenue de ces monographies, précisée dans le premier chapitre, est assez large pour ne pas exclure certains ouvrages qui ne sont pas des comptes rendus d'enquêtes *stricto sensu*, mais pas si large qu'elle inclurait les essais dépourvus d'ancrage empirique – un genre de publication pratiqué par des sociologues et des anthropologues, mais fort peu par des historiens. La conclusion reviendra sur le choix des monographies retenues comme exemples. Indiquons seulement ici que l'examen a porté à la fois sur des monographies relevant de domaines et de traditions de recherche variées, les unes très connues et qui ont introduit des sources documentaires et des conceptualisations nouvelles, d'autres, au contraire, qui relèvent de la production courante³¹. Pour faciliter la lecture, les chapitres III à V, empruntent principalement leurs illustrations à des monographies en petit nombre, et relativement connues des lecteurs français.

Une approche historique des démarches de recherche a été parfois adoptée, puisque la réflexion sur les démarches des sciences sociales s'est notablement développée au cours du dernier demi-siècle. Une telle approche permet aussi d'éclairer les éléments du socle de convictions propres aux sciences sociales, transmis sur le mode de l'évidence par les

30. C'est aussi ce que suggère Jean-Claude PASSERON, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991], lorsqu'il affirme « l'indiscernabilité épistémologique » de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie.

31. L'univers de la production savante dans les sciences sociales n'est pas assez clairement délimité et structuré pour que la notion d'échantillon représentatif soit utilisable. Maximiser la diversité dans des limites qui sont précisées en conclusion est la stratégie adoptée.

réflexions savantes et l'enseignement. Elle permet de comprendre les controverses passées sans reprendre implicitement les jugements qui les ont, momentanément ou définitivement, closes. Contrairement à une tradition bien établie, j'ai évité presque toujours de recourir à un classement des œuvres, des approches ou des conceptions des démarches empiriques dans des rubriques conventionnelles comme fonctionnalisme, interactionnisme symbolique, marxisme, structuralisme, etc. Ces étiquettes sont bien trop sommaires pour classer les monographies de sciences sociales qui se donnent à travers des textes nécessairement ambigus et dont la cohérence avec les « principes » avancés par leurs auteurs est souvent discutable³². Elles supposent par ailleurs un rapport dogmatique à des auteurs ou des œuvres qui est ici par principe récusé. L'intérêt des analyses de sciences sociales réside parfois dans ce qui contredit les convictions explicitement avancées par leurs auteurs, et dans ce qui échappe aux schèmes conceptuels utilisés par ceux-ci.

Même si l'intention de définir ce que devraient être, ou auraient dû être, les sciences sociales est étrangère à cet essai, celui-ci repose cependant sur des critères de jugements concernant l'intérêt des différentes traditions de recherche et de leurs produits qui ne sauraient être considérés comme très généralement admis, ni d'ailleurs complètement explicités. Indiquons seulement – la conclusion ajoutera d'autres précisions – trois éléments caractéristiques. La focalisation sur les monographies, c'est-à-dire sur des analyses qui s'appuient sur une démarche empirique à travers une documentation de première main, et non sur les théories dans leur définition *a priori*, est le premier de ces éléments. L'attention portée à la dimension *interprétative* des phénomènes sociaux, associée à une reconnaissance de l'importance rarement négligeable des déterminations *matérielles*, et à un intérêt pour les *pratiques* et leurs produits objectivés, plutôt que pour les *discours* qui les accompagnent, constituent trois autres éléments – le dernier étant sans doute celui qui a été le moins généralement accepté par les chercheurs en sciences sociales dans la période considérée.

La place modeste accordée à certaines innovations auxquelles leurs initiateurs et leurs partisans ultérieurs attribuent une grande importance est un autre élément caractéristique de cette enquête. Il ne s'agit pas ici d'un postulat retenu *a priori*, mais d'une conclusion qui s'est imposée au cours de la recherche. Pour qui ne prend en compte que les recherches réalisées dans le monde francophone, ce choix apparaîtra sans doute souvent acceptable : ni les « études sur le genre », ni le passage de l'histoire sociale à l'histoire

32. Pour des illustrations des approximations auxquelles conduisent les classements sommaires des œuvres, voir *La tradition sociologique de Chicago, 1892-1961*. Pour une critique plus large de l'usage de ce type de labels à propos de l'histoire de l'anthropologie, voir Jack GOODY, *The Expansive Moment. The rise of social anthropology in Britain and Africa, 1918-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 191-208.

culturelle ne semblent avoir été associées à des bouleversements dans les objectifs ou les démarches de recherche. Accorder une attention aux différences de genre pour en faire un thème central de recherche n'est d'ailleurs pas fondamentalement différent, au plan logique, de ce que réalisèrent les historiens français et anglais dans les années 1950, lorsqu'ils développèrent des recherches centrées sur les expériences et les actions jusque-là négligées des classes populaires. Pour le lecteur familier de l'histoire et de l'anthropologie anglo-saxonne et de leurs débats autour du postmodernisme, cette conclusion peut apparaître cependant moins immédiatement acceptable. Quant à la conversion de l'histoire sociale à l'histoire culturelle, elle est associée, même si cet aspect est rarement mis en avant, à une reconnaissance plus explicite de la dimension interprétative des phénomènes sociaux – une dimension déjà d'un intérêt majeur dans les années 1960 pour une partie des sociologues et des anthropologues anglo-saxons.

Indiquons pour terminer que l'on trouvera dans certains chapitres de nombreuses citations. Il s'agit par-là de retenir des formulations qui semblent frappantes, parfois parce qu'elles explicitent ce qui ne l'est pas ailleurs. Lorsqu'il s'agit d'affirmations contestées, on évite ainsi de les simplifier ou de les caricaturer, et, en fournissant au lecteur des éléments pour fonder son propre jugement, tout argument d'autorité. On s'est par ailleurs abstenu autant que possible d'introduire des formulations nouvelles, parfois au prix d'un certain éclectisme dans le langage utilisé. Cet éclectisme n'est pas différent de celui de la plupart des monographies qui empruntent démarches et notions à différentes traditions de recherche³³. Les références ont été limitées à celles qui peuvent fournir des repères utiles au lecteur qui souhaite consulter les exemples et les réflexions sur lesquelles on s'est appuyé.



Les deux chapitres qui suivent précisent le cadre général de l'enquête et justifient la démarche adoptée. Le chapitre I présente une description analytique du processus de production des sciences sociales dont découlent les questions examinées. Reposant notamment sur un examen des thèses développées par les épistémologues au xx^e siècle, le chapitre II examine la confrontation des sciences sociales avec le modèle inspiré par les sciences de la nature et justifie ainsi, comme on l'a indiqué, l'approche *empirique* du processus de production des sciences sociales présentée dans le chapitre précédent.

33. Quatre traditions de recherche – celle du pragmatisme américain et de la tradition de Chicago en sociologie, des héritiers anglo-saxons d'Alfred Schütz en sociologie, de P. Bourdieu et de la tradition des *Annales* pour la France – qui partagent sans doute peu plus qu'un héritage minimal néo-kantien, ont été ici souvent mises à contribution – ainsi d'ailleurs que l'anthropologie sociale britannique et l'histoire sociale américaine d'après 1960.

Les questions dégagées par l'examen du processus de production des analyses de sciences sociales font l'objet des chapitres suivants. Le chapitre III porte sur les problèmes de l'interprétation de la documentation. Le chapitre IV présente les principales formes d'abstraction introduites par les monographies de sciences sociales. Le chapitre V est consacré au processus d'élaboration des schèmes conceptuels – un processus qui ne se réduit pas à la contribution individuelle d'un chercheur et dont la dimension collective est examinée. Les chapitres suivants sont consacrés à la question de l'ancrage empirique des analyses – la « preuve » pour utiliser le langage le plus habituel – ainsi qu'à la question connexe de l'écriture des comptes rendus. Spécifiques à chaque démarche de recherche, les problèmes rencontrés en la matière sont, en conséquence, examinés séparément. Le chapitre VI est consacré aux recherches qui reposent sur des *traces écrites* laissées par des événements, comportements, arrangements institutionnels etc., hors d'atteinte de l'observation directe – la situation typique de l'enquête historique. Le chapitre VII porte sur l'ancrage empirique des recherches reposant sur une démarche ethnographique (le champ d'application de cette démarche ne se limite pas, rappelons-le, aux sociétés « primitives », « sans écriture », etc., mais s'étend au monde « moderne »). Le chapitre VIII est consacré aux justifications empiriques des analyses dont le matériel documentaire fait l'objet d'un traitement statistique, que la documentation de base soit issue d'archives ou d'enquêtes par questionnaires ou entretiens, voire d'observations. Seul un développement de quelques pages de ce chapitre suppose du lecteur des connaissances en statistique ; il fait suite à un développement consacré à la même question pour des usages élémentaires de données statistiques qui présente une argumentation analogue. Le chapitre IX revient sur deux questions qui concernent également toutes les démarches de recherche : les conditions et les limites de « l'objectivité » des analyses de sciences sociales ; les conséquences sur les recherches de l'organisation par discipline. La conclusion précise les limites du champ de l'enquête et les présupposés de celle-ci et dégage les propriétés des diverses formes de savoir produites par les sciences sociales.